

Chapitre 1

Toussaint 2004.

La nuit est à présent tombée. Denis vient de passer devant un restaurant, d'où s'échappent d'horribles odeurs de fritures, de celles qui vous retournent l'estomac au point de préférer ne rien avaler, quitte à le laisser continuer de crier famine. Sans même accorder un regard à la carte, il traverse la rue pour gagner le quai. Il y reste de longues minutes suivre les reflets de la lune, lentement ballottés par le courant de la rivière. À cette heure, elle se réduit à un filet coulant avec mollesse dans son lit. La mer s'est retirée et laisse à découvert ses bords envasés.

Un cormoran égaré s'est assoupi sur un ponton, formé de quelques planches sommairement assemblées, flottant tout près du pont Rohan¹. Il a dû remonter le cours de la rivière quand, gonflée par la marée, elle semble doter la rade de Brest d'un long bras s'enfonçant dans les terres. Surpris par la marée descendante, il

1 Pont habité franchissant l'Élorn au centre de Lanerneau.

s'est posé sur ce petit abri, tel un naufragé, perdu loin de ses congénères.

Tournant son regard vers le quai d'en face, Denis se remémore le caractère magique qu'enfant, il prêtait à l'Élorn², quand elle établit la limite entre Léon et Cornouaille³. Il imaginait alors le géant Hok Bras⁴, un pied en Léon, l'autre en Cornouaille, tenant la lune de Landerneau⁵ entre ses dents, surveillant d'un air amusé, une nuée de korrigans⁶ s'agitant en tous sens, à ses pieds, protégeant les lutins bienveillants du Léon et repoussant en Cornouaille les mal intentionnés. Depuis son plus jeune âge, Denis ressent cet attachement viscéral à ses racines léonardes et demeure foncièrement empreint des récits légendaires, qu'on avait pu lui conter. Il se souvient soudainement qu'il avait même déniché la maison des treize lunes, seule maison de Landerneau où Hok Bras pouvait aller dormir en toute tranquillité, les nuits obscures et trouver à se rassasier, certain qu'il était d'y trouver lune à sa convenance, qu'il pourrait mordre à pleines dents, en quelque pierre qu'elle fût.

2 Fleuve côtier du Finistère qui traverse Landerneau avant de se jeter dans la rade de Brest.

3 Léon et Cornouaille : pays bretons respectivement au nord et au sud du Finistère.

4 Géant de la mythologie bretonne.

5 La lune de Landerneau doit sa célébrité à un gentilhomme breton que rien n'impressionnait à la Cour du Roi Soleil. A bout d'arguments, des courtisans s'amuserent d'admirer l'éclat de la lune. « Oh ! murmura dédaigneusement le Breton, celle de Landerneau est bien plus grande ! »

6 Créature légendaire de la mythologie bretonne, comparable au lutin.

Rappelé à l'ordre par un estomac, qui n'affiche décidément pas une humeur à se suffire des effluves de l'Élorn, il consulte machinalement sa montre, qui indique déjà vingt-et-une heures passées. Abandonnant sur le quai ses pensées vagabondes, comme en offrande aux flots calmes de la rivière, d'un pas rapide il prend la direction du pont habité, dernier endroit où à cette heure il peut encore espérer trouver à se sustenter. Il ne se sent plus très loin de regretter les relents de friture qu'il a tantôt dédaignés, quand il réalise qu'il n'a croisé vraiment personne, lors de sa lente pérégrination le long du quai. Pour combattre cette inquiétude qu'il devine grandir, chemin faisant il tente de se convaincre qu'il va bien réussir à trouver une table accueillante qui lui permettra de ne pas finir la soirée, le ventre vide. Par nature, quelque peu anxieux, il tâche d'ordinaire d'éviter les mauvaises surprises de dernière minute.

Quand il arrive enfin devant la crêperie, il laisse s'échapper un soupir de profond soulagement, en apercevant à travers la devanture une table disponible, près d'une grande cheminée. Une fois franchi le seuil de la porte, il découvre une salle de restauration, basse de plafond, meublée dans un pur style breton du début du vingtième siècle, peu originale mais suffisamment attrayante à son goût, car réellement intimiste. Il y a si longtemps qu'il n'a mangé de galettes, qu'il ne commande que cela, avec un

pichet de cidre. Une ambiance feutrée se dégage de la pièce, à laquelle contribuent tant le feu qui finit de se consumer dans la cheminée, que la musique passée en fond sonore. Denis ne doute pas qu'il peut à loisir s'y blottir, comme dans un havre de paix, resté à l'écart du temps. C'est d'ailleurs ce que fait un chat qu'il vient de découvrir, pelotonné sur lui-même, en partie caché derrière la cheminée. Ce petit chat au pelage blanc, parsemé de quelques taches noires, l'amuse aussitôt à cause de celle qui entoure son œil gauche pour lui donner un air de pirate. Il n'a pas long à attendre avant que soit diffusée une chanson qu'il apprécie dès cette première écoute, et se laisse envahir par la douce chaleur qu'elle lui procure. Alors il se prend à murmurer :

« Savez-vous à quel point vous êtes merveilleux⁷ ? »

L'espace d'un instant, la serveuse rompt le charme langoureux dans lequel il consent au parfait abandon, une sonorité si sentimentale émane de cet air. À la vue de l'appétissante galette qu'elle lui porte, il lui pardonne immédiatement...

En quittant les lieux, il se voit surpris par la brume, qui vient épaissir une nuit que n'aurait pas appréciée Hok Bras, se dit-il. C'est la fin du mois d'octobre, cela n'a pourtant rien d'étonnant. Il remonte son col, en regrettant déjà la douce et chaude atmosphère qu'il laisse derrière lui, pour mieux affronter la froideur de cette

7 Gordon HASKELL : How wonderful you are.

humidité qui le saisit et le fait frissonner. Il reprend son chemin par la rue de la fontaine blanche, il lui reste encore une bonne trotte pour rejoindre les hauteurs de Trémaria, où se niche son hôtel. Ce soir-là, il s'endort enfin en Bretagne, en repensant aux korrigans qu'il imagine malgré le sommeil qui le gagne, virevolter sur les quais, en une gavotte de tous les diables, où se mêlent bienveillants et mal intentionnés, pour former une chaîne infinie de danseurs vociférants, s'invectivant les uns les autres, en s'adonnant à une célébration ultime et désordonnée du paganisme du Pays Pagan⁸.

Le lendemain, il doit se rendre à Brest. Il se lève tôt et ne s'attarde guère dans la salle de restauration qu'il découvre. Il prend si rapidement un petit déjeuner qu'il en devient frugal, car il a décidé de rejoindre à pied la gare pour attraper le train de neuf heures onze. Il salue la réceptionniste et les rares clients déjà attablés, sans engager de conversation. Il n'en ressent aucune envie, tant il est accaparé par la perspective de sa journée à Brest. Elle capte déjà toutes ses pensées et toute son attention. Dès son café avalé, il se met en route, bien emmitoufflé dans son blouson au col relevé, car l'air s'avère plus que vivifiant, même si le soleil commence à percer une brume encore tenace. Cela fait bien une quinzaine d'années qu'il n'est pas revenu dans cette ville dont il

8 Pays s'étendant sur le littoral septentrional du Finistère, au sein du Léon.

est natif. Il ne sait d'ailleurs plus exactement dater sa dernière visite. Simplement, il a rendez-vous avec sa famille et n'ignore pas qu'il affrontera une longue journée de marche. Dans son esprit, ce retour aux sources prend la forme d'une sorte de pèlerinage. Il désire tout à la fois goûter pleinement toutes les sensations que sa ville lui offrira et souffrir pour les mériter. Il s'était promis de revenir sur les lieux de sa jeunesse, mais tout d'abord il lui faut retrouver sa mère.

En gare, il se mêle aux Landernéens qui attendent leur train pour aller travailler à la métropole, au point de paraître l'un des leurs. Il affiche la même mine renfrognée que le travailleur qui le vendredi matin préférerait être déjà en week-end, fût-ce pour aller pousser son caddie dans les allées bondées d'un quelconque supermarché anonyme. N'apercevant aucune place assise disponible, il reste debout près de la porte du wagon, trouvant un montant pour s'y cramponner. Ainsi, plutôt que de s'intéresser aux autres voyageurs, il profite de la vue sur cette campagne boisée qu'il aime, et en particulier sur l'anse de Kerhuon⁹, quand la rame traverse son viaduc. En contrebas, la brume semble alors s'échapper des eaux tranquilles qu'elle recouvre encore, pour s'élever lentement vers un ciel désormais tout à fait bleu. Il lui

9 Anse où s'élargit l'Élorn peu avant de se jeter dans la rade de Brest. Un temps on envisagea d'y construire un port pour paquebots.

semble qu'une multitude d'âmes errantes, revêtues d'un simple linceul, enfuies de la karrigell à l'Ankoù¹⁰, avaient trouvé refuge en ce coin perdu de la rade dans l'attente d'être dissipées de par l'univers sous un soleil radieux qui les fait renaître à la vie.

La gare du Rody passée, bientôt le train longe la mer. Alors Denis se retourne vers l'autre côté du wagon, tout en se penchant, pour tenter d'apercevoir le sommet de la falaise qui surplombe la voie. Il sait qu'à ce moment précis, il passe exactement à la verticale de la rue où habitait jadis sa grand-mère, dans le quartier du Guelmeur. L'émotion provoquée se fait si brutale qu'il ferme les yeux pour assécher ses larmes. Déjà on entre en gare de Brest. Denis laisse se déverser le flot des voyageurs, tous plus pressés que lui de rejoindre leur destination. Lui, il a tout son temps. Il veut en apprécier chaque moment comme le fruit d'une déambulation spirituelle sur la terre de ses racines qui le conduira à voyager dans sa ville, en pleine méditation, mais également en totale conscience, jusqu'aux tréfonds de son âme. Il part dans la direction opposée au centre-ville, rejoindre le cours Dajot. De là, une vue panoramique sur le port de commerce, la rade, la pointe des Espagnols s'offre à ses yeux, une nouvelle fois émerveillés. Là se tient sa ville, dans toute sa splendeur. Il s'assied sur un banc.

10 Dans la mythologie bretonne, l'Ankoù est le serviteur de la Mort qui transporte l'âme des défunts dans sa charrette grinçante.

Dos à la mer, une brise marine vient mettre un peu de désordre dans sa chevelure. La brume matinale s'est totalement dissipée. Inlassablement il admire la longue perspective des platanes aux feuilles flamboyantes en cette saison. Il s'efforce de maîtriser ses émotions en restant là, longtemps, immobile, en contemplation devant la magnificence des couleurs qu'amplifient les rayons du soleil, notant que le rougeoiement des platanes s'harmonise parfaitement au granit rose du monument dédié aux Américains tombés pour la délivrance de la cité. Le sang de ces hommes teinte les feuillages qui bientôt vont tomber à terre, eux aussi. Et il pense à son père disparu au combat, dont le corps n'a jamais été retrouvé.

Reprenant son périple, il longe le château, s'attarde sur le pont de Recouvrance pour admirer la Penfeld serpentant depuis l'arsenal jusques après les fortifications. En remontant la rue de Siam, il frissonne au souvenir du son des cornemuses, binious et bombardes qui résonnent encore au plus profond de son être. La Kevrenn Saint-Marc, le Bagad Quic-en-Groigne défilent sous ses seuls yeux, aussi magiques qu'aux temps de son enfance. Il entend le claquement des caisses claires, le martèlement des grosses caisses et la puissance de la cornemuse qui transporte son âme. Il n'en doute pas, c'est bien cela qui forge son appartenance à l'éternité bretonne. Bien sûr sa rue de Siam a beaucoup changé.

Il ne la reconnaît pas tout à fait, certains commerces n'existent plus que dans son souvenir. Mais c'est surtout rue Jean-Jaurès qu'il déplore la disparition d'un magasin de jouets et celle des cinémas, le Siam, le Vox... Tant de temps s'est écoulé... Sa journée également avance et il a ce rendez-vous avec sa mère. Il ne doit pas la faire attendre davantage. Il gagne les hauteurs de Kerfautras. Il pénètre dans le cimetière par la porte de la rue Maria-Chapdelaine et traverse le carré militaire. La tombe de sa mère et de sa grand-mère se trouve à proximité. Il se dirige directement vers elle et s'y recueille longuement. Il a tant de choses à leur dire. Une vraie joie le transfigure de les avoir rejointes, mais cette joie est si douloureuse. Toute sa souffrance repose là, étendue à ses pieds. Il voit leur visage sur cette pierre tombale usée ou plutôt salie par le temps et les intempéries. Il écoute les douces sonorités de leur voix. Alors il se jette à genoux et prie, versant sur cette tombe toutes les larmes de son corps.

La disparition de sa mère a scellé le drame de l'enfance de Denis. Puis celle de sa grand-mère a fait basculer sa vie dans l'inconnu. Il a vu s'abattre sur lui, une véritable tragédie en deux actes, un tremblement de terre, suivi d'une réplique tout aussi dévastatrice. Denis était fils unique. Son père, militaire, était mort au cours d'opérations extérieures, sans qu'on sût exactement où. On l'avait d'abord porté disparu et sa femme avait longtemps espéré son retour, l'imaginant prisonnier quelque part, très loin,

subissant les rigueurs et les souffrances d'une affreuse captivité. Et puis, il fallut bien se rendre à l'évidence, il ne reviendrait jamais. Denis n'était encore qu'un très jeune enfant. Sa mère avait alors en vain recherché un travail stable. Elle devait toucher une pension de réversion de l'Armée, qui suffisait difficilement à couvrir leurs besoins. Il fallait vivre chichement en se privant de bien des choses. Elle faisait quelques ménages chez des personnes âgées relativement aisées, dans le quartier de Saint-Louis, mais cela ne lui procurait qu'un maigre appoint. Parfois Denis, enfant de nature tranquille, l'accompagnait, car sa présence était tolérée, voire appréciée par certaines vieilles dames que ses réparties distrayaient. Pour autant, certaines fins de mois étaient difficiles et il fallait souvent compter les pièces qui restaient dans le porte-monnaie en attendant le prochain versement de la pension. Sa mère lui avait raconté qu'un mois, quand il était petit, il ne lui était resté que l'argent pour acheter une douzaine d'œufs et un litre de lait pour le week-end. Heureusement le lundi, le facteur avait apporté le mandat qu'elle attendait. Sinon, elle ne savait pas comment elle se serait débrouillée.

À cette époque, ils habitaient un appartement construit après-guerre dans le quartier de Prat-ar-Raty. Même si les soucis d'argent étaient récurrents, Denis ne s'en rendait pas compte, tout simplement il était heureux auprès de sa mère qu'il chérissait. Ils allaient ensemble souvent voir sa grand-mère maternelle. Il

n'avait connu qu'elle parmi ses grands-parents. Quand il était petit, il trouvait qu'elle habitait loin. Effectivement sa maison se situait dans un autre quartier de la ville. Malgré la distance, son plaisir était d'aller jouer chez elle et tout particulièrement de musarder dans son jardin. Il avait des résultats scolaires très convenables et les années passaient, somme toute tranquillement, de son point de vue.

L'année du cours moyen première année, un jeudi après-midi, quelques semaines après la rentrée des classes, Marie Mingam, sa maman, nettoyait les carreaux de la cuisine. Personne ne sut si par un terrible accident ou par un profond désespoir face aux difficultés de son quotidien, Marie, dans le fracas de la chute de l'escabeau sur lequel elle était montée, bascula dans le vide. Denis comprit immédiatement ce qu'il se passait. Il se précipita dans l'escalier et dévala les quatre étages. Arrivé en bas, dans un hurlement il se jeta sur la lourde porte vitrée de l'immeuble pour l'ouvrir. Ses mains venaient de faire exploser l'épaisse vitre en passant au travers. Ignorant la douleur de ses doigts déchiquetés, il se figea en découvrant la vision d'horreur de sa mère gisant sans vie sur le trottoir, dans une flaque d'eau. Son sang se répandait sur le sol, alors Denis hurla sa douleur, comprenant qu'elle était morte. Il se coucha sur elle, prenant sa tête meurtrie entre ses mains et la couvrant de baisers, il cria :

« *Maman, maman... réveille-toi, réveille-toi... maman...* »

Déjà des voisins accouraient. C'étaient principalement des femmes, stupéfaites, horrifiées à la vue de la mère et de son enfant. Personne ne comprenait ce qu'il venait d'advenir. Des enfants aussi s'attroupaient. Ils débouchaient des cages d'escalier et arrivaient par vagues, en piaillant comme des mouettes. Comprenant que Madame Mingam ne bougeait plus, les femmes se lamentaient. On pouvait entendre des :

« *Oh mon Dieu...*

— *Ce n'est pas possible...*

— *Quel malheur...*

— *Pauvre petit, ne reste pas comme cela.* »

Une vieille Bretonne scandait inlassablement :

« *Ma Doue beniget,¹¹ ma Doue beniget, ma Doue beniget...* »

Tétanisées, dans un premier temps, puis se rendant compte de la présence des jeunes enfants qui s'étaient faufiletés, elles s'employaient à les renvoyer chez eux, avant de se préoccuper de Denis et de tenter de le réconforter. L'une d'entre elles s'aperçut de l'état de ses mains. Après les avoir crues couvertes du sang de sa mère, elle réalisa qu'elles étaient transpercées par des débris de verre, sans en comprendre la raison. Le détachant doucement de sa mère, elle emmena tendrement chez elle, pour le soigner, un enfant au regard hagard, marchant comme un automate totalement

11 Mon Dieu béni, en langue bretonne.

désorienté, en état de choc. Il laissa nettoyer ses blessures, sans un mot, sans une plainte, le visage crispé, comme anesthésié par sa douleur intérieure. Toute force l'avait abandonné, il était anéanti. Puis la police arriva et les pompiers qui le transportèrent à l'hôpital Morvan. On prévint sa grand-mère. Bouleversée à la nouvelle du drame, elle se précipita à l'hôpital, aussi vite qu'elle le put, attrapant le premier trolley qui passait.

C'était un vingt-deux octobre. Ce soir-là, le monde apprenait le refus de Sartre d'accepter le prix Nobel et restait dans l'ignorance de la tragédie vécue par Denis. On ne retint de ce jour que le tragique d'un philosophe cherchant à échapper à son destin, sans rien connaître du sort funeste qui s'abattait sur cet enfant, sans échappatoire possible. Pouvait-il en être autrement ?

À genoux, Denis étreint la pierre tombale comme il avait enlacé sa mère, et tous ses souvenirs de cette journée fatale surgissent du fond de sa mémoire. Puis il se relève, lentement, presque péniblement, tant le froid a engourdi son corps durant tout ce temps où il est demeuré parfaitement immobile, à moins que cet épuisement résulte de la violence de l'effort qu'il vient de fournir quand, rassemblant ses forces pour cette ultime étreinte, il tente une seconde fois en vain, de ramener sa mère à la vie. Avant de quitter Kerfautras, il s'enquiert de chercher quelques fleurs. À cette époque de l'année, il n'a aucun mal à trouver un pot de

chrysanthèmes qu'il place soigneusement au pied de la tombe. Cela doit faire si longtemps qu'elle n'a été fleurie qu'il en conçoit l'espace d'un instant, une satisfaction quasi enfantine. Il prononce intérieurement de nouvelles prières pour le repos éternel de ces deux êtres si chers, comme s'il se sent en dette d'affection envers elles et il s'en va, sans prêter la moindre attention aux arbres magnifiques qui se dressent le long de l'allée qui conduit à la sortie, et symbolisent l'éternel renouvellement de la vie qui, en quelque sorte, se nourrit même de la mort ambiante. Il rejoint la gare d'un pas lent, avec une totale indifférence aux personnes qu'il croise, aux rues qu'il emprunte. Il s'endort dans le train du retour et il s'en faut d'un rien qu'il manque l'arrêt de Landerneau. Il est ailleurs, dans son monde. Il prend le repas du soir à son hôtel. N'ayant rien mangé depuis le petit déjeuner, il a faim. Simplement faim. Peu lui importe le menu. Peu lui importe le cadre. Il n'éprouve plus aucun désir, après l'épreuve que ces retrouvailles douloureuses viennent de lui infliger. Désormais, tout lui semble étranger, sans attrait pour son esprit hermétiquement clos, déconnecté de son environnement. À Kerfautras, il s'est recroquevillé dans l'opacité de sa nuit intérieure, bien qu'elle ne constitue pas un asile agréable ou protecteur. L'horreur de sa destinée l'a mené à l'aveuglement, non par un excès de lumière, mais au contraire par la densité des ténèbres qui l'écrasent.